1976

Avis de décès

Elle était morte quand je rentrai à la maison. Elle gisait dans la cuisine sur le sol de pierre, à moitié sur le ventre, à moitié sur le côté, une jambe repliée comme dans le sommeil, la tête à proximité de la porte. Je me baissai, relevai son visage qui était de profil et dit le mot par lequel je m'adressais à elle quand nous étions seuls. J'avais le sentiment de jouer du théâtre. Je me vis, adossé au chambranle de la porte, mi-ennuyé mi-amusé, regarder un homme qui était accroupi vers trois heures du matin dans sa cuisine sur le sol de pierre, penché sur sa femme peut-être inconsciente peut-être morte, qui soulevait sa tête dans sa main et lui parlait comme à une poupée pour nul autre public que moi. Son visage était une grimace, la rangée des dents supérieures de travers dans la bouche grande ouverte, comme si la mâchoire était démise. Lorsque je la relevai, j'entendis quelque chose comme un gémissement,

qui semblait provenir davantage de ses entrailles que de sa bouche, en tout cas de loin. Souvent déjà je l'avais vue étendue là comme morte, quand je rentrais à la maison, et l'avais relevée avec peur (espoir) qu'elle fût morte et ce bruit affreux était rassurant, une réponse. Plus tard, le médecin m'éclaira : une sorte de hoquet, causé par le changement de position, un reste de respiration, rejeté hors des poumons par le gaz. Ou quelque chose de semblable. Je la portai dans la chambre à coucher, elle était plus lourde que d'habitude, nue sous la robe de chambre. Lorsque je déposai le fardeau sur le canapé-lit, une prothèse dentaire tomba de sa bouche. Elle avait dû se desserrer dans l'agonie. Je savais à présent ce qui avait défiguré son visage. J'avais ignoré qu'elle avait une prothèse dentaire. Je retournai à la cuisine et fermai la cuisinière à gaz, puis, après un regard sur son visage vide, allai au téléphone, pensai, l'écouteur à la main, à ma vie avec la morte ou plutôt aux différentes morts que treize années durant elle avait cherchées et manquées, jusqu'à cette nuit couronnée de succès. Elle avait essayé avec une lame de rasoir : quand elle en eut fini avec une veine, elle m'appela, me montra le sang. Avec une corde, après avoir verrouillé la porte, mais, par espoir ou distraction, laissé une fenêtre ouverte que l'on pouvait atteindre depuis le toit. Avec le mercure d'un thermomètre, qu'elle avait, à cette fin, brisé. Avec

des comprimés. Avec le gaz. Se jeter de la fenêtre ou du balcon, elle ne le voulait que quand j'étais dans l'appartement. J'appelai un ami, je ne voulais toujours pas savoir qu'elle était morte et relevait des autorités, puis police-secours. VOUS ÊTES FOU ÉTEIGNEZ IMMÉDIATEMENT CETTE CIGARETTE MORTE VOUS ÊTES SUR OUI DEPUIS AU MOINS DEUX HEURES ALCOOL LE CŒUR N'AVEZ-VOUS PAS REMARQUÉ QUE VOTRE FEMME OU EST LA LETTRE QUELLE LETTRE ELLE N'A PAS LAISSÉ DE LETTRE OU ÉTIEZ-VOUS DE QUELLE HEURE A QUELLE HEURE DEMAIN A NEUF HEURES BUREAU VINGT-TROIS CONVOCATION ON VIENDRA CHERCHER LE CADAVRE AUTOPSIE NE VOUS FAITES PAS DE SOUCI ON NE VERRA RIEN. Attendre la voiture mortuaire, dans la pièce voisine une femme morte. L'irréversibilité du temps. Temps du meurtrier : présent effacé entre les parenthèses du passé et du futur. Aller dans la pièce voisine (trois fois), ENCORE UNE FOIS examiner la morte (trois fois), elle est nue sous la couverture. Indifférence croissante à l'égard de ça là, avec quoi mes sentiments (douleur détresse désir) n'ont plus rien à faire. Remonter la couverture sur le corps (trois fois) que l'on ouvrira demain, sur le visage vide. A la troisième fois, les premières marques de l'intoxication : bleu. Retourner dans la salle d'attente (trois fois). Ma première pensée à ma propre mort (il n'y en a pas d'autre), dans cette petite maison en Saxe, dans la minuscule cham-

bre à coucher, trois petits étages, moi, âgé de cinq ou six ans, seul vers minuit sur l'inévitable pot de chambre, lune dans la fenêtre. CELUI QUI TENAIT LE CHAT SOUS LES COUTEAUX DE SES CAMARADES DE JEU C'ÉTAIT MOI/JE LANÇAIS LA SEPTIÈME PIERRE SUR LE NID D'HIRONDELLES ET LA SEPTIÈME ÉTAIT CELLE QUI L'ATTEIGNAIT/ J'ENTENDAIS LES CHIENS ABOYER AU VILLAGE QUAND LA LUNE ÉTAIT/BLANCHE CONTRE LA FENÊTRE DE LA CHAMBRE DANS LE SOMMEIL/ J'ÉTAIS UN CHASSEUR CHASSÉ PAR DES LOUPS SEUL AVEC DES LOUPS/AVANT DE M'ENDORMIR J'ENTENDAIS PARFOIS DANS LES ÉCURIES CRIER LES CHEVAUX. Sensation de l'univers lors de la marche de nuit sur la voie ferrée dans le Mecklemburg, en bottes trop étroites et uniforme trop large : le vide retentissant. VISAGE DE POULES. Quelque part sur le chemin à travers l'après-guerre il s'était accroché à moi, une silhouette décharnée dans le manteau militaire flottant, qui traînait par terre, une casquette trop grande sur la trop petite tête d'oiseau, la musette au creux du genou, un enfant en vert-de-gris. Trottinait à côté de moi, muet, je ne me rappelle pas qu'il ait dit un seul mot, sauf quand je marchais plus vite, courais même, pour le semer, il émettait entre deux respirations haletantes de petits sons plaintifs. Plusieurs fois, je crus l'avoir largué définitivement, il n'était plus qu'un point dans la plaine derrière moi, puis même plus cela ; mais dans l'obscurité il regagnait du terrain, et au plus tard quand je me réveillais, dans une grange ou en plein air, il était de nouveau couché à côté de moi, enroulé dans son manteau plein de trous, la tête d'oiseau à hauteur de mes genoux, et quand j'étais parvenu à me lever et à partir avant qu'il fût éveillé, j'entendais bientôt derrière moi son halètement plaintif, je l'insultais. Il se tenait devant moi, me regardait de ses yeux de chien mouillés, plein de gratitude. Je ne sais plus si je lui ai craché dessus. Je ne pouvais pas le battre : on ne frappe pas des poules. Jamais mon désir de tuer un homme ne fut si violent. Je le transperçai avec la baïonnette qu'il avait extirpée des profondeurs de son manteau militaire, pour partager avec moi son dernier bœuf en conserve, je mangeai le premier, pour ne pas être obligé de manger aussi sa salive, enfonçai la baïonnette entre ses omoplates pointues avant que ce ne fût son tour, vis sans regret son visage briller sur l'herbe. C'était près d'une voie ferrée, après lui avoir flanqué des coups de pieds, pour qu'il suive un autre chemin. Je l'assommai avec sa pelle de campagne alors qu'il venait justement d'élever une digue contre le vent qui balayait la plaine où nous devions passer la nuit. Il ne se défendit pas quand je lui arrachai la pelle des mains, et il ne parvint même pas à crier lorsqu'il vit venir le fer de la pelle. Il devait s'y attendre. Il leva seulement les mains au-dessus de la tête. Je vis avec soulagement, dans l'obscu-

rité qui tombait rapidement, comme un masque de sang noir effacer le visage de poule. Un jour de mai ensoleillé je le poussai à bas d'un pont que l'on avait fait sauter. Je l'avais laissé passer devant, il ne se retourna pas, un choc dans le dos suffisait ; le cratère de l'explosion était large de vingt mètres, le pont assez haut pour une chute mortelle, en bas l'asphalte. J'observai sa trajectoire, le manteau gonflé comme une voile, le gouvernail de la musette vide, l'atterrissage mortel. Puis je franchis le cratère de l'explosion : il me suffisait d'étendre les bras, porté par l'air comme un ange. Il n'a plus de place dans mes rêves, depuis que je l'ai tué (trois fois). RÊVE Je monte, dans une vieille maison traversée par des arbres, les murs éclatés et maintenus par des arbres, un escalier au-dessus duquel une femme géante aux seins énormes, bras et jambes largement écartés, est pendue à des cordes. (Peut-être aussi se tient-elle sans attache dans cette position : en suspens.) Au-dessus de moi les cuisses immenses, ouvertes comme un ciseau, dans lequel je pénètre davantage à chaque marche, la noire toison broussailleuse, la crudité des lèvres.